NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 1 1954

La philosophie de Gabriel Marcel

Gaston ISAYE (s.j.)

p. 71 - 74

https://www.nrt.be/en/articles/la-philosophie-de-gabriel-marcel-2440

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La philosophie de Gabriel Marcel

« Tout me semble s'être passé, écrit Marcel, comme si je n'avais réussi que progressivement à traiter comme matière à réflexion ce qui n'avait été d'abord pour moi qu'expérience vécue, moins subie d'ailleurs qu'assumée, mais à la façon de la prospection tâtonnante qui se poursuit dans des grottes dont on n'a pas encore dressé la carte ; ce ne sera que plus tard que le spéléologue comprendra et retracera le parcours effectué pendant ce premier temps de la découverte » (I, p. 42).

Chose paradoxale, le passage progressif d'une prospection tâtonnante à une réflexion structurée, loin d'imiter le passage de vie à mort, serait plutôt à comparer, quoi qu'on dise, à un épanouissement vital. S'il fallait malgré tout déterminer des périodes dans cette évolution quasi biologique, on pourrait y distinguer *d'abord* l'expérience vécue du philosophe ; *puis* ses réflexions aux résonances indéfinies, organiquement liées entre elles dans l'implicite, mais dont l'explicitation reste plus ou moins fragmentaire ; *en troisième lieu,* la démarche que décrit le P. Troisfontaines : « N'est-il pas possible à un ami, en totale sympathie avec la pensée du philosophe, de prendre à son égard ce recul qu'on ne peut exiger du créateur et de s'essayer à dresser la carte de son exploration ? » (I, p. 43). Enfin, on pourrait songer à une *quatrième étape,* dont nous parlerons plus loin.

Puisque le progrès de la réflexion se fait sur le modèle de la vie, la deuxième et la troisième étapes seront intimement liées entre elles (et aux deux autres). Impossible de tracer une limite nette entre ces démarches. Et si c'est le P. Troisfontaines qui dresse la carte de l'exploration, c'est bien Gabriel Marcel qui a exploré, puis réfléchi.

Dans la lettre-préface, Marcel en donne l'assurance : « C'est pour moi un soulagement de penser que ce livre existe. Il réalise en fin de compte sur une échelle beaucoup plus vaste ce que j'ai voulu donner moi-même dans les *Gifford Lectures.* Je crois bien que vous avez utilisé tous les matériaux que j'ai pu mettre à votre disposition, en particulier les manuscrits antérieurs au premier *Journal Métaphysique*... Vous êtes à la fois extrêmement clair et accessible et parfaitement fidèle... En rédigeant le livre que j'aurais voulu écrire, vous aurez fait ce qu'au fond j'aurais dû faire moi-même, et vous m'aurez rendu personnellement un très grand service » (I, p. 9).

Quant à l'utilisation des matériaux, une *bibliographie* soigneusement détaillée, couvrant quarante-cinq pages (II, pp. 381-425) nous montre quel travail consciencieux représentait l'information à acquérir. D'autre part, être « un ami, en totale sympathie avec la pensée du philosophe », le P. Troisfontaines réalisait bien cette condition. La seule lecture de l'Introduction est révélatrice à cet égard. Avec des nuances extrêmement délicates, l'auteur nous découvre, dans l'histoire concrète de Marcel, un « homme de communion » et les interactions en lui du musicien, du dramaturge, du philosophe. On lit aussi entre les lignes comment l'auteur, de formation thomiste, a d'abord dû faire effort et

1. Roger Troisfontaines, S. J., *De l'Existence à l'Etre. La Philosophie de Gabriel Marcel.* Deux tomes in 8° raisin de 412 et 432 pages. 262 frs belges les deux volumes (Publications des Facultés Notre-Dame de la Paix, 59, rue de Bruxelles, Namur, C.C.P. 739.65).

a même éprouvé une certaine « irritation » (I, p. 47) devant la manière dont se présentait la philosophie de Marcel, puis comment il a peu à peu découvert le malentendu et reconnu, sous des formules peu scolastiques, des positions conciliables avec la tradition thomiste.

Et pour rencontrer tout de suite l'objection, *comment Marcel,* précisant progressivement ses formules, *prend-il finalement position à l'égard des essences?*

Lorsque saint Thomas identifie *l'existence* avec le principe d'être actuant l'essence, il ne désigne pas, comme nos contemporains, une situation concrète où se trouve engagé un esprit incarné, individuel, historique[2] (I, p. 145). Ce qui importe avant tout, chez Pascal, Kierkegaard, Nietzsche ou les actuels philosophes de l'existence, c'est un certain drame spirituel vécu, un drame à la fois singulier et pourtant exemplaire; ce n'est pas un contenu de pensée élaboré d'une façon indépendante du contexte personnel, ou du moins avec la volonté arrêtée d'en faire abstraction[3].

« Mais cette façon d'envisager l'existence, si elle met l'accent sur le concret, n'implique de soi aucune négation, aucun mépris de l'essence universelle des réalités créées. Marcel condamne absolument *la façon* dont Sartre (contrairement à Kierkegaard et à Jaspers) pose la priorité de l'existence sur l'essence... *Le développement sartrien passe d'un truisme* (car il a *toujours été admis que,* sous certains rapports, l'existence l'emporte sur l'essence) à une absurdité (dans la mesure où il aboutit, en fait, à une négation pure et simple des essences) ». — Pour Marcel, le *primat de l'existentiel* est celui de la situation fondamentale humaine par rapport aux faits positifs dont s'occupe le physicien (cfr I, p. 146).

Et, dans une conférence de janvier 1946, Marcel déclarait : « Il me semble qu'un grave et très solennel avertissement s'impose à tous ceux qui... ont répudié l'universel, ou même, beaucoup plus profondément, à ceux qui prétendent substituer, comme ce fut peut-être mon cas à certaines heures de ma vie, des catégories tragiques comme celles d'engagement, de pari, de risque, aux catégories traditionnelles qui s'organisent autour de l'idée de vérité. Certes, la valeur de ces notions « existentielles » est irrécusable, mais *à condition qu'elles soient maintenues* à la place qui doit leur être légitimement assignée, c'est-à-dire *sous la dépendance de structures* qui ne sauraient être mises elles-mêmes en question » (I, p. 146).

Sans doute, Marcel décrit son expérience dans sa singularité même, au lieu de chercher une expérience « commune à tous ». Mais la réflexion sur *mon* expérience a le plus de chance, pense-t-il, de dégager ce que les autres sujets — en tant que sujets — pourront assimiler. Son œuvre est tout entière ordonnée à une fin d'un caractère universel : éclairer les hommes, les amener à prendre conscience de vérités essentielles. Esprit et amour, l'universel se situe dans la dimension de la profondeur personnelle, non dans celle de l'extension. Ce sont les œuvres les plus personnelles qui sont les plus riches de signification universelle : songeons aux œuvres d'art qui présentent un caractère suprême, telles les dernières œuvres d'un Beethoven (cfr I, p. 114).

Sur la valeur du concept, Marcel est explicite. Récemment encore il déclarait : « Il n'est pas et *il n'a jamais été question* dans mon esprit de sous-estimer le rôle du concept en philosophie; ce serait une absurdité » (I, p. 115).

Pour interpréter correctement les formules de Marcel, *il faut tenir compte et de son histoire et de son projet.* Un traité proprement philosophique ou théolo-

2. A notre avis, saint Thomas parlant de l'*existant humain* désigne pourtant bien un esprit incarné, individuel, historique.

3. A notre avis, saint Thomas ne confond nullement l'essence logique ou quiddité universelle et abstraite avec l'essence ontologique, « substance première » singulière, composée, chez l'homme, d'âme spirituelle et de corps, qui est actuée par l'*esse*.

gique ne peut omettre certaines distinctions. « Gabriel Marcel ne fait pas toujours ces distinctions, mais il faut rappeler qu'il n'eut jamais l'intention de rédiger un semblable traité. Il était étranger à toute tradition chrétienne (au moins explicite) et n'avait bénéficié d'aucun enseignement théologique lorsqu'il aborda l'étude de l'intelligibilité religieuse. Sa pensée se précisa progressivement... Dans ces conditions, il serait absurde d'exiger qu'une réflexion aussi complexe, aussi riche en nuances et aussi peu scolaire trouve du premier coup une expression adéquate. D'où certaines difficultés de vocabulaire et l'évolution dans l'emploi de quelques mots capitaux (D'autant que plusieurs vocables, empruntés aux « positivistes », ont déjà chez ceux-ci un sens trop restreint : « objectif », « hypothèse », « vérifiable », etc.). De plus, cherchant une union plus parfaite avec Dieu, Marcel fixe moins son attention sur certaines étapes intermédiaires ou sur certaines questions que n'aurait pu négliger une enquête systématique, à l'usage de spécialistes... Il s'agit d'imprécisions ou d'omissions plutôt que de négations » (II, p. 209).

Quelle est donc l'orientation profonde de Marcel? Voici la réponse du P. Troisfontaines. « Le principe ordonnateur est à chercher dans le sens de la *communion ontologique*... L'être est participation, non pas comme chez Platon à l'Idée, mais à l'Acte, à la Réalité. L'homme ne s'y élève que par ***une dialectique en trois temps.*** Au départ, avant même qu'il soit en état d'en prendre conscience ou de réagir personnellement, il se trouve engagé dans une situation qu'il n'a pas choisie et qui pourtant le constitue : c'est le stade de *l'existence.* Une première réflexion analyse ce concept, dissocie les éléments confondus dans l'immédiation primitive ». C'est le stade de la recherche scientifique. Mais le savant subit la tentation positiviste ; il tend à considérer comme seuls « objectifs » les faits et lois qui sont de son ressort. Le mot « objectif » acquiert ainsi pour Marcel un sens péjoratif en tant qu'il suggère le rejet de la participation. Enfin, troisième stade : « Pour y remédier, une réflexion seconde s'exerçant sur la première permet à chacun de rétablir — s'il le veut — la communion avec le réel, de s'engager dans *l'être.* A la différence de l'existence, l'être requiert donc l'option de la personne qui, volontairement, maintient ou recrée son union avec le *monde,* avec *soi-même,* avec *les autres personnes,* avec *Dieu.* De *l'existence* à *l'être par l'objectivation* se joue toute la destinée de l'homme, s'accomplit l'ascension progressive de la *situation imposée* à l'*engagement créateur* » (I, p. 44).

Le schème général comporte donc un passage de la communauté « existentielle » (relations imposées) à la communion « ontologique » (relations libres), moyennant l'étape de la communauté « objective » (au sens restrictif). Pendant cette étape intermédiaire, il dépend de nous de maintenir (et intensifier) ou d'abolir le lien de participation. Le positiviste, le scientiste, le matérialiste est celui qui décide de détruire la participation.

Et donc, il faudra en premier lieu dénoncer l'erreur positiviste. Marcel le fait en montrant les déficiences de la technocratie, ce fléau de notre époque. Dès les premières démarches apparaît bien la manière de Marcel. Ici, tout résumé serait trahison. Cet « homme de communion » excelle à communiquer son expérience, à réveiller la protestation des consciences contre les excès de notre temps. Et chacun retrouvera facilement d'autres expériences en harmonie avec celles de Marcel.

La meilleure manière de donner une première idée de pareille recherche serait de transcrire tel ou tel passage du livre. Il en est d'admirables. Le manque d'espace nous force à renvoyer le lecteur au chapitre sur la prière, publié dans la *Nouvelle Revue Théologique* (1953, p. 828-852). Mais que d'autres passages extrêmement suggestifs sur l'homme désemparé, le témoignage, la « grâce », la vocation, la fidélité, l'amour, la filiation, la paternité, la fraternité, la mort de l'être aimé, l'espérance, la rencontre du Dieu vivant !

Il nous faut y insister : le lecteur de cet ouvrage devra toujours garder bien présents le but cherché par Marcel, le sens très spécial que prennent certains mots, le fait que le vocabulaire et certaines idées ont évolué. L'interprétation de certaines formules devra se faire en fonction des déclarations précises que nous avons rappelées ici-même.

Quant au but de Marcel, il faut y voir à la fois plus et moins que dans des ouvrages proprement didactiques.

Plus, car au delà de l'adhésion intellectuelle à des thèses, Marcel cherche la *soumission de la volonté libre. Par exemple, autre chose est d'affirmer* l'existence de Dieu et notre dépendance à son égard, autre chose est de se conformer librement au devoir d'adoration.

Mais Marcel n'a cherché ni la précision technique ni la rigueur discursive d'un enseignement critique, et « nous n'avons pas à discuter la vocation d'un penseur ni à exiger de lui ce qu'il n'entend pas nous donner » (II, p. 378).

Or il existe des philosophes « hypercritiques », et une philosophie complète (Marcel ne prétend pas être complet) se doit de les rencontrer et de justifier critiquement nos assertions légitimes par un exposé précis et rigoureux. C'est ici que nous entrevoyons une *quatrième étape* dans l'évolution du philosophe.

Ce serait reprendre la substance de tout le message marcellien, ordonné selon les étapes du P. Troisfontaines, mais l'exprimer d'abord dans le langage de l'homme de la rue, puis dans le langage plus précis du thomisme.

Un premier avantage de cet exposé serait d'éviter les erreurs d'interprétations : dans les formules de Marcel, une attention extrêmement diligente est constamment requise pour échapper aux confusions de vocabulaire. Et même, « Marcel semble parfois déprécier plus qu'il ne convient les voies qu'il n'emprunte pas lui-même » (II, p. 378). La « quatrième étape » éliminerait ce grave inconvénient.

Ensuite, par la méthode thomiste, on défendrait contre les objections hypercritiques (qui se méfient par principe de tout « témoignage de la conscience ») les expériences immédiates de Marcel, et on expliciterait les termes moyens implicites de ses déductions ou la portée légitime de ses inductions.

L'intervention de la méthode thomiste ne nuirait en rien à la valeur humaine du message marcellien. Si l'on permet cette comparaison, les enfants, qui sont de vrais « sages », admettent *légitimement les premiers principes de toute logi*que (quoi qu'en pensent certains « logiciens » de notre temps), et cette légitimité est *antérieure* à l'intervention des philosophes : c'est précisément ce qu'établit, contre les objections hypercritiques, la méthode aristotélicienne.

Aussi, la dénomination de « quatrième étape » répond seulement à l'ordre chronologique de l'explicitation. L'exposé thomiste, que nous souhaitons, ne se substituerait nullement à la troisième étape, ne la refoulerait pas dans le passé. **La philosophie doit unir la sincérité du témoignage à la rigueur logique.**

G. ISAYE, S. J.